

LE D-DAY ILS Y ÉTAIENT !

Il y a quatre-vingts ans, le 6 juin 1944, plus de 156 000 soldats américains, britanniques, canadiens et français ont débarqué en Normandie, par la mer et par les airs.

Une journée décisive qui a fait reculer l'armée nazie et basculer l'issue de la Seconde Guerre mondiale (1939-1945). On te raconte le D-Day et l'opération Overlord à travers les yeux de trois témoins extraordinaires : un photjournaliste, une reporter et un officier américains.

// Textes : Laureline Dubuy — Illustrations : Aline Bureau //



Les Alliés ont divisé la côte normande en cinq secteurs d'opération : deux américains (Omaha et Utah), deux britanniques (Gold et Sword) et un canadien (Juno).

Août 1943.
F. D. Roosevelt et W. Churchill lancent le projet du D-Day.

6 juin 1944. D-Day.
L'opération Overlord commence un peu avant 1 heure du matin.

7 juin 1944.
Les Britanniques libèrent Bayeux, en Normandie.

25 août 1944.
Paris, occupée par les Allemands, est libérée.

8 mai 1945.
Les Allemands capitulent face aux Alliés.

ROBERT CAPA

ENVOYÉ SPÉCIAL

Autorisé à suivre les forces alliées, le photographe d'origine hongroise (1913-1954) débarque en première ligne à Omaha Beach.

Depuis le pont de l'USS Henrico, Robert Capa regarde le port anglais de Weymouth s'éloigner. Cela fait des semaines qu'il attend ce moment, sans savoir quand il va arriver. Le photographe de 30 ans a pris place dans un navire de guerre, en route pour la plus grosse opération navale de tous les temps: le débarquement en Normandie.

Le 5 juin 1944, des centaines de milliers de soldats vont tenter d'entrer par surprise en territoire occupé en prenant d'assaut les plages françaises. Le quartier général allié a trié sur le volet plus de 500 journalistes, autorisés à accompagner les soldats sur le terrain.

Robert Capa est un candidat idéal: Life, le magazine américain pour lequel il travaille, tire à plus de 3 millions d'exemplaires. Sa réputation de photographe n'est plus à faire et il a l'expérience des terrains de guerre. Il n'a pas hésité une seule seconde. Oui, il veut assister à la libération de la France. Ce pays où l'immigré hongrois Endre Ernő Friedmann est devenu Robert Capa. Ce pays qu'il aime tant, lui, l'apatride. Et oui, bien sûr, il connaît les risques! Mais alors qu'il fonce dans la gueule du loup, sur une mer infestée de mines flottantes, et peut-être même de sous-marins allemands, Capa a peur. Sacrement peur, même.

Une fois arrivé sur la plage, Capa sera une cible, comme tous les soldats. Le bataillon

qu'il a rejoint va essayer les premiers tirs ennemis. Peut-être devrait-il écrire son testament, comme ces gamins adossés aux caisses de munitions? Capa préfère faire l'inventaire de son barda: des pellicules, un carnet, une ration de survie, une trousse de secours et une pelle pliable pour creuser des trous dans lesquels se cacher. Il sourit en repensant à l'imperméable Burberry acheté pour l'occasion sur les conseils de son ami, Ernest Hemingway. Classe, oui, mais pas très pratique...

Il plonge dans l'eau glacée. Les balles sifflent à ses oreilles...

Quelques heures plus tard, ce 5 juin 1944, le photographe descend dans une des barges qui doit conduire les soldats au plus près

d'Omaha Beach. La mer est déchaînée. À bord du petit bateau, 50 hommes, serrés comme des sardines, vomissent. Le débarquement ne pourra pas avoir lieu aujourd'hui. Trop dangereux avec cette météo. Ils devront passer la nuit à bord de



Capa immortalise le D-Day avec son appareil préféré, un Contax II.



la barge. La tête posée sur son gilet de sauvetage, Capa ferme les yeux.

6 juin 1944, 6 h 30 du matin. Le bateau est pris pour cible par des soldats allemands. Capa plonge dans l'eau glacée. Les balles sifflent à ses oreilles. Sans savoir comment, il réussit à atteindre la plage, 200 mètres plus loin. Pendant l'heure qui suit, il regarde la guerre à travers son appareil photo. Il déclenche quand il le peut, immortalise la fumée des obus, les bateaux qui coulent. Soudain, Robert Capa fait face à un homme sévèrement touché, allongé dans l'eau. Sans réfléchir, il le prend en photo puis, avec un autre soldat, aide le blessé à se mettre à couvert.

Six heures plus tard, Capa remonte à bord de l'USS Henrico et tombe dans les pommes.

Il se souvient à peine du retour vers l'Angleterre. Dès son arrivée, un officier bondit devant lui. L'homme a pour mission de déposer sans plus attendre ses pellicules à la rédaction londonienne du magazine *Life*. Le photographe, lui, cherche déjà un moyen de retourner sur les plages normandes... ■

LES "ONZE MAGNIFIQUES"

Les clichés de Capa sont les seuls témoignages photographiques des premières heures du D-Day. Seules onze images ont pu être publiées dans *Life*. Selon la légende, aujourd'hui contestée, les autres pellicules auraient brûlé lors de leur développement.



MARTHA GELLHORN

**CORRESPONDANTE DE GUERRE
ET BRANCARDIÈRE**

La journaliste américaine (1908-1998) vit le D-Day à Omaha Beach, au plus près des soldats blessés.

Un vent glacial souffle sur le port de Douvres, à une centaine de kilomètres de Londres. Ce 5 juin 1944, la lune éclaire les navires de guerre prêts à quitter le Royaume-Uni. Martha Gellhorn presse le pas, les bras croisés sur son chandail en laine. Des larmes grosses comme des billes roulent sur ses joues. Comment cet homme qu'elle a tant aimé a-t-il pu lui faire

ça ? Dans quelques heures, Ernest Hemingway débarquera en Normandie, à sa place.

Pour se venger d'elle, de son indépendance, de ses absences, le célèbre écrivain a demandé au magazine américain *Collier's Weekly* de l'envoyer au front comme correspondant de guerre. Lui, plutôt que sa femme. Un coup de téléphone a suffi. Comment dire non à une telle

signature ? ! Tant pis si cela fait sept ans que Martha couvre l'embarquement de l'Europe pour le compte de la revue. Furieuse, la journaliste américaine de 35 ans avait écouté les explications du rédacteur en chef : le magazine ne pouvait envoyer qu'un seul reporter. Franklin D. Roosevelt, le président des États-Unis, refusait lui-même que des femmes couvrent le conflit. Et puis... Ernest Hemingway, tout de même ! Malgré cela, si elle réussissait à s'y rendre par ses propres moyens, le magazine publierait avec joie ses articles. Quel cynisme !

Depuis New York, aux États-Unis, Martha a réussi à gagner Londres à bord d'un bateau transportant des véhicules blindés. Mais sans accréditation officielle, son voyage aurait dû s'arrêter là... Condamnée à attendre la dépêche qui annoncerait le débarquement des troupes alliées ? Res-

ter dans son hôtel alors qu'un moment historique était en train de s'écrire ?

Impensable ! La journaliste est donc allée sur le port de Douvres, prête à embarquer sur n'importe quel bateau, en direction de la France.

La voix d'un policier tire la journaliste de ses pensées. Par miracle, celui-ci ne remarque pas que son laissez-passer de *Collier's Weekly* n'est plus valable. Martha arrête son regard sur un navire-hôpital, reconnaissable aux énormes croix rouges sur la coque blanche. Sans ciller, elle explique au policier qu'elle vient interviewer des infirmières avant le grand départ. Portée par l'adrénaline, Martha grimpe à bord et court se cacher dans les toilettes. Vidée, elle s'endort, recroquevillée sur le sol.



Martha se sert de ce laissez-passer périmé de la revue *Collier's Weekly*.

Au petit matin, un mal de mer infernal la pousse à sortir de sa cachette pour rejoindre le pont. Autour d'elle, c'est le chaos. Le navire-hôpital se trouve au large d'Omaha Beach. Il est entouré par des milliers de bateaux. Des bombardiers noirs déchirent le ciel. Sans réfléchir, Martha court aider des secouristes à allonger les blessés sur des brancards de fortune. Toute la journée, depuis le pont du navire, elle apporte des pansements, allume les cigarettes des blessés, les aide à écrire des messages...

À la nuit tombée, Martha embarque à bord d'une péniche-ambulance. Les corps calcinés tout autour, l'odeur de la poudre et du sang...

L'horreur est partout. Il faut descendre du bateau et continuer à pied. Martha tient fermement son côté du brancard, de l'eau jusqu'à la taille. Elle se concentre sur les grandes cordes blanches qui délimitent un passage jusqu'à la plage. Avancer sans penser aux mines flottantes, aux mains désespérées qui tirent sur son pantalon. Ramasser les blessés. Remonter à bord de la

péniche-ambulance. Et recommencer. Toute la nuit. Parfois, la conversation s'engage avec des blessés. Quand elle leur dit qu'elle est journaliste, tous lui font promettre de raconter leur histoire, pour que plus jamais cela n'arrive. Oui, c'est promis. ■

**Toute la journée,
elle apporte
des pansements,
allume
les cigarettes
des blessés...**

SUR TOUS LES FRONTS

Martha Gellhorn est la première journaliste à débarquer sur les plages normandes et à envoyer des dépêches. Ernest Hemingway, lui, n'a pas pu descendre de son bateau. La reporter a raconté de nombreux conflits dans la revue *Collier's Weekly* et dans le livre *The Face of War (La Guerre de face)*.

JAMES ARNOLD

L'OFFICIER CHEF D'ORCHESTRE

Le capitaine de vaisseau américain (1895-1971) doit coordonner l'arrivée de centaines de navires militaires à Utah Beach.

Les rangers* de James Earl Arnold s'enfoncent dans le sable. Autour du capitaine de vaisseau, les dunes tachées de sang rappellent l'assaut mené quelques heures plus tôt, ce 6 juin 1944. En ce début d'après-midi, les tirs allemands se font plus rares. Utah Beach a été en partie nettoyée des barbelés et des grands pieux en bois. Les brancardiers évacuent les blessés vers les péniches-ambulances. La zone reste toujours dangereuse, mais est désormais classée comme sécurisée. Accompagné par Carey, son chauffeur-ami-garde du corps, James effectue une mission de reconnaissance sur la plage.

D'après les dernières informations reçues de Londres, Hitler reste persuadé que les opérations de ce matin, en Normandie, sont une diversion et que les alliés s'apprêtent à débarquer en nombre dans le Pas-de-Calais. Parfait, ils gardent leur longueur d'avance!



Le sigle NOIC signifie Naval Officer In Charge, un poste créé pour l'opération Overlord.



La seconde partie du plan Overlord peut commencer et James Arnold en est l'une des chevilles ouvrières.

Comme les autres plages du débarquement, Utah Beach doit servir de port provisoire, en attendant que Cherbourg soit reprise aux Allemands. James Arnold est un genre de super chef d'orchestre, équipé d'une paire de jumelles. Sur son casque, on peut lire le sigle NOIC pour Naval Officer In Charge. Un poste spécialement créé pour l'opération Overlord. Du haut de ses 49 ans, le capitaine de vaisseau doit coordonner le ballet des bateaux et l'arrivée de navires spéciaux à fond plat (les LST), spécialement conçus pour s'amarrer sur la plage. À l'intérieur, des munitions, des blindés et tout le matériel nécessaire à la libération de la France et d'une grande partie de l'Europe.

James Arnold dépie cette carte qu'il connaît par cœur. Les points de repère dessinés dessus se dressent devant ses yeux: la maison au toit rouge et, un peu plus loin, le vieux moulin. Il ordonne aux soldats de transporter dans un abri allemand, désormais vide,

James Arnold est frappé par l'âge des hommes qui s'activent autour de lui.

les projecteurs lumineux. Ils vont permettre d'envoyer des messages en morse aux navires. James Arnold est soudain frappé par l'âge des hommes qui s'activent autour de lui. Ils ne doivent pas être plus vieux

que Hope, sa fille, elle aussi engagée dans la Navy. Le ton de sa voix s'adoucit, impressionné par leur courage. Il se promet d'écrire, dès qu'il le pourra, pour ne rien oublier de cette journée et de ses (trop) jeunes compagnons d'armes. ■

Merci à Benoît Noël, du musée du débarquement d'Utah Beach, et au musée Airborne, de Sainte-Mère-Église.
*Des chaussures militaires.



UN PRÉCIEUX JOURNAL

James Arnold a commencé à écrire son "journal de guerre" quelques jours après le D-Day, sur un carnet de comptabilité allemand. Celui-ci, prêté par le musée Airborne de Sainte-Mère-Église, est exposé au musée d'Utah Beach, à Sainte-Marie-du-Mont.